

de Jules II. Enfin il sentit la vie lui échapper, et fut peut-être plus grand à l'approche de la mort qu'il ne l'avait été dans aucune autre circonstance; il conserva jusqu'au dernier moment la fermeté et la constance qui avaient marqué tous les instants d'un des plus beaux règnes que l'histoire ait à raconter. Le 21 février 1513 il cessa de vivre. Son désir le plus ardent avait toujours été de délivrer l'Italie du joug des barbares; c'est ainsi qu'il appelait tous les ultramontains. Il avait un respect réel pour la liberté. Il aimait les Suisses, parce qu'il voyait chez eux la liberté unie au courage. Il mourut heureux, parce qu'il avait réussi dans ses projets et avait porté plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs les frontières de l'État de l'Église. Jules II avait une fille qui vécut dans l'obscurité et ne jouit d'aucune faveur.

L'enfantillage fait le caractère des peuples considérés comme individus, et tout le monde désirait à Rome que le successeur de Jules II ne lui ressemblât pas. Il avait été élevé au trône à soixante-cinq ans; on voulut un jeune pape. Il était turbulent, impatient, colérique; on jeta les yeux sur un homme que son amour pour les lettres, pour les plaisirs, pour une vie épicurienne, annonçait à Rome et à la cour comme un souverain tranquille.

Les obsèques du pape étant terminées, vingt-quatre cardinaux s'enfermèrent au conclave. Jean de Médicis était parti de Florence au premier avis de la mort de Jules; mais une maladie douloureuse l'obligeait à voyager lentement et en litière; de sorte qu'il n'arriva dans Rome que le 6 mars, et qu'il entra le dernier au conclave. Jean de Médicis avait alors trente-neuf ans. Le 11 mars, le cardinal Jean fut chargé lui-même de dépouiller le scrutin qui le déclarait souverain pontife: il prit le nom de Léon X.

Il n'était que diacre; il fut ordonné prêtre le 15 mars et

couronné à Saint-Pierre le 19. Léon X se fit couronner de nouveau à Saint-Jean-de-Latran, qui est la cathédrale de l'évêque de Rome. Il choisit le 11 avril pour cette cérémonie, parce que c'était à pareil jour que l'année précédente il avait été fait prisonnier par les Français à la fameuse bataille de Ravenne. Léon X montait le même cheval qui lui avait servi le jour de la bataille. L'éclat et la pompe de ces cérémonies montrèrent aux Romains que la stricte et sévère économie de Jules II était pour jamais abandonnée. Léon X dépensa cent mille florins pour les seules fêtes de son couronnement. Il débuta par donner l'archevêché de Florence et le chapeau à son cousin Jules de Médicis, alors chevalier de Rhodes et fort jeune; c'était un fils naturel de Julien, jadis assassiné par les Pazzi dans la cathédrale de Florence, lors de la fameuse conspiration pour la liberté. Ce chevalier de Rhodes parvint au trône dans la suite sous le nom de Clément VII, et ne fit que des sottises.

Sous le règne de l'aimable fils de Laurent le Magnifique, la cour de Rome fut la plus brillante de l'univers, et reprit tout l'éclat qui en faisait l'ornement du monde. Léon X avait l'insouciance d'un homme de plaisir; il ne sut pas faire travailler Michel-Ange; mais Raphaël continua à peindre les chambres du Vatican, et le pape parut charmé de la douceur de son caractère.

Les Français et les Espagnols continuaient à se disputer l'Italie. En 1515, deux ans après l'avènement de Léon X, François I^{er} s'immortalisa par la bataille de Marignan, où des torrents de sang marquèrent la défaite des Suisses, si respectés en Europe depuis les malheurs de Charles le Téméraire.

Si Léon X fut infiniment plus aimable que le grand homme auquel il succédait, sa politique fut moins ferme et plus perfide. Sous son règne, l'Italie fut ravagée et ruinée; mais,

comme ecclésiastique, il obtint un beau triomphe. Tout le monde connaît l'histoire de la fameuse conférence qu'il eut à Bologne avec François I^{er}. Le pape obtint le sacrifice des libertés de l'Église gallicane, qui ne devaient essayer de se réveiller que sous Louis XIV.

Alphonse Petrucci, jeune cardinal, avait montré beaucoup de zèle pour la nomination de Léon X, et l'avait ensuite annoncée au peuple avec enthousiasme, en s'écriant : *Vive les jeunes gens!* Il était fils de Petrucci, tyran de Sienne; mais, par la suite, il convint à la politique de Léon X de chasser de Sienne les frères du cardinal. Celui-ci fut outré de ce procédé, et dit plusieurs fois qu'il était tenté de se jeter sur le pape, en plein consistoire, un poignard à la main. Il eut l'idée d'engager le chirurgien du pape à empoisonner un ulcère pour lequel Léon X était pansé tous les jours. On intercepta des lettres du cardinal Petrucci à son secrétaire; elles contenaient des projets de vengeance atroces. Léon X prit la résolution d'intenter un procès criminel à cet ennemi incommode; mais il était hors de Rome. Le pape non-seulement lui écrivit une lettre affectueuse à laquelle était joint un sauf-conduit, mais encore il donna sa parole à l'ambassadeur d'Espagne que, si le cardinal revenait à Rome, il ne courrait aucun danger. Petrucci eut la sottise de croire à cette parole; il rentra dans Rome, et fut immédiatement conduit au fort Saint-Ange.

La justice de ce temps était bien plus imparfaite que la nôtre. Et, de nos jours, excepté en Angleterre, où voit-on absoudre les accusés contre lesquels le gouvernement est en colère? Léon X, souverain absolu, avait horreur de tout ce qui le faisait sortir de l'aimable insouciance d'une vie voluptueuse. Il se voyait menacé d'empoisonnement par un jeune homme plein de verve et de courage. Ce jeune homme fut étranglé en prison le 21 juin 1517 (Raphaël finissait alors les

dernières chambres du Vatican). Plusieurs cardinaux furent condamnés avec Petrucci et se rachetèrent par d'énormes sommes d'argent. Le sacré collège ne compta plus que douze cardinaux. Léon X profita de leur terreur pour leur donner en une seule fois trente et un nouveaux collègues.

Comme il arrive quelquefois pour notre chambre des pairs, Léon X, afin de concilier l'opinion de la ville de Rome à cette mesure extraordinaire, fut obligé de comprendre dans sa promotion beaucoup de gens de mérite. Il donna le chapeau à plusieurs membres des familles les plus puissantes dans Rome. Tous les cardinaux payèrent leur chapeau au pape, et l'on remarqua que le prix exigé fut d'autant plus élevé que le nouveau cardinal avait moins de mérite.

Léon X était arrivé au trône au moment où toutes les carrières étaient parcourues en même temps par des hommes de génie. Il trouva dans les arts Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrège, le Titien, André del Sarto, le Frate, Jules Romain; les lettres étaient illustrées par l'Arioste, Machiavel, Guichardin, et une foule de poètes ennuyeux aujourd'hui et qui alors semblaient charmants. L'Arétin se chargeait de dire à tout le monde des vérités désagréables; il était l'opposition de ce siècle, et par cette raison passe pour infâme.

Tous ces grands hommes, brillants produits d'une foule de circonstances heureuses, s'étaient annoncés au monde, ainsi que nous l'avons vu pour Raphaël et Michel-Ange, avant que Léon X ne fût monté sur le trône; mais il eut un vif plaisir à distribuer aux hommes supérieurs qui habitaient Rome et faisaient l'ornement de sa cour les riches bénéfices dont il avait la collation dans toute la chrétienté, et les sommes prodigieuses que lui rapportait le commerce des indulgences.

L'année de la mort du cardinal Petrucci, Martin Luther commença son rôle en Allemagne; mais Léon X et Luther lui-

même étaient loin de prévoir les suites immenses de cet événement; autrement Luther eût été acheté ou empoisonné.

Léon X avait pour les merveilles des arts la sensibilité vive d'un artiste. Ce qui fait de ce prince un être à part parmi les hommes singuliers que le hasard a placés sur des trônes, c'est qu'il sut jouir de la vie en homme d'esprit; grand sujet de colère pour les pédants tristes.

Ce pape allait à la chasse; ses repas étaient égayés par la présence des bouffons que l'usage n'avait pas encore bannis des cours. Loin d'affecter une dignité ennuyeuse, Léon X s'amusa de la vanité des sots qui étaient à sa cour, et ne se refusait point le plaisir de les mystifier; ce qui fait jeter les hauts cris aux historiens graves. Il céda quelquefois à la tentation d'accorder des dignités chimériques à quelque sot qui les lui demandait et dont la vanité triomphante amusait la ville et la cour. Rome, toujours moqueuse, était enchantée de l'esprit de son souverain; mais elle rit tant de quelques pédants mystifiés, qu'ils en moururent de chagrin.

Les mœurs du pape n'étaient ni plus pures ni plus scandaleuses que celles de tous les grands seigneurs de cette époque; il faut toujours se souvenir qu'à partir de l'apparition de Luther les *convenances* ont fait un pas immense tous les cinquante ans. Tout était gai à Rome et de bonne humeur; Léon X aimait surtout à être entouré de visages riants. Une de ses chasses avait-elle du succès? il comblait de bienfaits tous ceux qui se trouvaient autour de lui ce jour-là. Si l'on veut se rappeler l'esprit original et les talents des Italiens de la renaissance, si l'on daigne se souvenir que le pédantisme militaire ne gâtait point cette cour, on conviendra probablement que rien d'aussi aimable n'a jamais existé.

S'il y eut du machiavélisme dans la politique de Léon X, on ne s'en apercevait point à Rome. On reproche à ce pape sa

conduite à l'égard du célèbre Alphonse, duc de Ferrare. Gambara, protonotaire apostolique, qui plus tard fut cardinal, eut l'ordre de séduire Rodolphe Hello, Allemand, capitaine de la garde de l'aimable Alphonse. Rodolphe reçut en effet deux mille ducats, et promit d'assassiner Alphonse et de livrer aux troupes de l'Église la porte de Castel Téaldo, citadelle de Ferrare. Le jour était pris pour l'exécution, et déjà Guichardin l'historien, qui commandait à Modène, avait fait avancer les troupes pontificales vers Ferrare; mais il se trouva que Rodolphe Hello avait tout dit à son maître, qui voulut éviter un éclat, et se contenta de faire déposer les lettres originales de Gambara dans les archives de la maison d'Este.

Là, Muratori, l'homme qui a le mieux connu l'histoire d'Italie et qui était prêtre, en a pris connaissance. Guichardin se garde bien d'avouer dans son histoire le projet d'assassinat; cette réticence a suffi pour le nier à un pauvre panégyriste anglais (M. Roscoë, *Vie de Léon X*); vous voyez que, lorsqu'on veut savoir quelque chose, il faut lire les originaux.

Ce fut en 1520, à l'époque de cette vilaine tentative sur Ferrare, que Raphaël mourut. Le pape donna des larmes sincères à la mort de ce grand homme. Léon dit publiquement que sa cour venait de perdre son plus bel ornement. Dans une cour militaire, ces signes d'affection de la part du souverain sont réservés au mérite du sabre, si supérieur à tous les autres tant qu'il est vivant.

Le 24 novembre 1521, Léon X venait d'apprendre la prise de Milan par les Espagnols; il était au comble de la joie; il espérait voir l'Italie délivrée du *joug des barbares*. Le canon du château Saint-Ange, qu'on tirait pour cette victoire, retentit pendant toute la journée. Le pape, qui se trouvait à son jardin de Maliana, témoigna l'intention d'assembler un consistoire, pour annoncer officiellement cette grande nouvelle aux

cardinaux et ordonner des actions de grâces dans toutes les églises. Il rentra dans sa chambre, et, quelques heures après, se plaignit d'une légère incommodité; il se fit transporter à Rome; le mal semblait peu de chose, lorsque tout à coup il redoubla de violence, et cet homme aimable mourut le 1^{er} décembre. Il n'avait que quarante-sept ans; son règne avait duré huit ans, huit mois et dix-neuf jours.

Pendant sa maladie, Léon X reçut la nouvelle de la prise de Plaisance par les Espagnols, et, le jour même de sa mort, il put encore comprendre la nouvelle de la prise de Parme, qu'on lui annonçait. C'était l'événement qu'il avait le plus désiré. Il avait dit à son cousin le cardinal de Médicis qu'il achèterait volontiers la prise de Parme au prix de sa vie.

Le jour qui précéda sa maladie, son échanson Malaspina lui avait présenté une coupe de vin; le pape, après l'avoir bu, se retourna vers lui d'un air irrité, et lui demanda où il avait donc pris un vin si amer. Léon X étant mort dans la nuit du 1^{er} décembre, Malaspina essaya de sortir de Rome le lendemain au point du jour. Il conduisait des chiens en laisse, comme pour aller à la chasse; les gardes de la porte de Saint-Pierre, étonnés qu'un domestique du pape voulût prendre le divertissement de la chasse le matin même de la mort de son maître, arrêtèrent l'échanson Malaspina. Mais le cardinal Jules de Médicis le fit relâcher, de peur, dit Jove, que, si l'on parlait d'empoisonnement, le nom de quelque grand prince ne vînt à être prononcé, et qu'on ne le rendit ainsi l'ennemi implacable de la famille de Médicis.

Les beaux-arts ont éprouvé trois malheurs qui paraîtraient bien plus décisifs si j'avais le temps d'en détailler les conséquences. C'est la mort de Raphaël à trente-quatre ans, celle de Laurent le Magnifique à quarante-quatre, et enfin la mort de Léon X à quarante-sept ans, tandis que la plupart des papes

arrivent à l'âge de soixante-dix ans. Sans parler de la division politique de l'Italie, qui eût été tout autre, à quel point de prospérité les beaux-arts ne fussent-ils pas parvenus si Léon X eût régné vingt ans de plus? Alphonse, duc de Ferrare, réduit à ses dernières ressources, était menacé d'un siège dans sa capitale et se préparait à vendre chèrement sa vie quand il reçut la nouvelle de la mort de Léon X. Y avait-il contribué? Dans sa joie, il fit frapper des monnaies d'argent, où l'on voit un berger arrachant un agneau des griffes d'un lion avec cette exergue, tirée du livre des *Rois* : *De manu leonis*.

Le lecteur voudra-t-il me permettre de parler en peu de mots du faible Clément VII, sous le règne duquel vécut encore Michel-Ange, le Titien, le Corrège et presque tous les grands hommes après lesquels il eût mieux valu que la peinture eût été défendue par arrêt?

Les conclaves d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X avaient été fort courts; l'histoire de celui qui nomma le successeur de ce grand homme est plus compliquée. Il commença le 26 décembre. Tout le monde louait le cardinal Jules de Médicis, qui avait été le principal et le plus habile ministre de son cousin. (Dans le fameux portrait de Léon X par Raphaël, que nous avons eu à Paris et qui maintenant est retourné à Florence, Jules est ce cardinal dont les traits sont grands et qui est placé vis-à-vis du pape.)

Le ministre de Léon X trouva un rival dangereux dans le cardinal Pompée Colonna. Les ressources de la plus habile politique furent employées à l'envi par deux courtisans rompus aux affaires et se disputant le souverain pouvoir. Les cardinaux qui n'y pouvaient prétendre commençaient à se lasser de l'incommode prison qu'il leur fallait subir. L'un d'eux proposa un jour, par plaisanterie, le cardinal Adrien Florent, qu'on n'avait jamais vu en Italie. Ce cardinal, fils d'un fabricant de

bière, avait été précepteur de Charles-Quint. Il arriva que, sans préméditation, tous les cardinaux, ennuyés du conclave, donnèrent leur voix à cet inconnu, qui devint pape par hasard et prit le nom d'Adrien VI. Il ne savait pas l'italien, et, quand il vint à Rome, et qu'on lui montra les statues antiques, rassemblées à si grands frais par Léon X, il s'écria avec une sorte d'horreur : « *Sunt idola anticorum!* — Ce sont là les idoles des païens. » Ce pape, honnête homme, parut un barbare aux Romains; de son côté, il fut révolté de la corruption de leurs mœurs; il mourut le 14 septembre 1523.

Aucune calamité ne pouvait égaler aux yeux des Romains celle de voir à la place de l'aimable Léon X un *barbare* qui ne savait pas leur langue et qui avait en horreur la poésie et les beaux-arts. La nouvelle de la mort d'Adrien fut le signal de la joie la plus vive, et le lendemain on trouva la porte de son médecin, Giovanni Antracino, ornée de guirlandes de fleurs avec cette inscription : « Le sénat et le peuple romain, au libérateur de la patrie. » Sous le pontificat d'Adrien, les Juifs et les Maures convertis furent chassés d'Espagne, et arrivèrent en foule à Rome avec d'immenses richesses. Adrien se préparait à les persécuter; la mort l'en empêcha. Léon XII a forcé les descendants de ces riches Juifs à se réfugier à Livourne.

Le 1^{er} octobre 1523, trente-six cardinaux entrèrent au conclave; Jules de Médicis y retrouva son rival Pompée Colonna. Ce cardinal Wolsey, dont Shakspeare a si bien peint la disgrâce et la mort, prétendit à la couronne, comme autrefois George d'Amboise; mais les Romains ne voulaient d'un *barbare* à aucun prix. Pendant longtemps Jules de Médicis n'eut que vingt et un suffrages; il en fallait vingt-quatre, c'est-à-dire les deux tiers de la totalité des cardinaux présents; Pompée Colonna empêchait son élection. Plusieurs cardinaux se mirent sur les rangs; on cherchait à acheter des suffrages,

mais sans s'exposer au reproche de simonie. L'expédient à la mode, dans ce conclave, fut celui des gageures; ainsi, les partisans de Jules de Médicis offraient à tout cardinal du parti contraire de parier douze mille ducats contre cent que Médicis ne serait point élu.

La lutte entre les deux factions se prolongeait avec tant d'aigreur et si peu d'apparence de conciliation, que les Romains craignirent que les deux partis ne saisissent un prétexte pour sortir du conclave et nommer deux papes à la fois. Des distiques latins, affichés partout, accusèrent le nouveau Jules et le nouveau Pompée de vouloir, par leurs discordes, ruiner Rome une seconde fois. Alors à Rome l'esprit se faisait en latin, et, comme on voit, les allusions historiques passaient pour de l'esprit.

Mais le moyen dont le Saint-Esprit se sert d'ordinaire pour faire finir les conclaves trop longs vint affliger celui-ci. Une effroyable puanteur se répandit dans les cellules des cardinaux, et rendit le séjour du conclave intolérable. Plusieurs tombèrent malades; les plus vieux sentaient leur fin approcher. L'un d'eux proposa le cardinal Orsini, et Médicis feignit de vouloir lui donner ses vingt et une voix, qui auraient décidé l'élection. Pompée Colonna eut peur de voir le souverain pontificat passer dans une maison depuis tant d'années ennemie héréditaire de la sienne. Il se rendit chez le cardinal de Médicis, et lui offrit de le faire pape, sous la condition que lui, Pompée, aurait la place de vice-chancelier de l'Église, ainsi que le magnifique palais qu'occupait Jules. Cette même nuit, Médicis fut *adoré* par la grande majorité des cardinaux, et le lendemain 18 novembre, anniversaire du jour où, deux ans auparavant, il était entré victorieux à Milan, il fut proclamé pape. Il prit le nom de Clément pour confirmer l'engagement qu'il avait pris de pardonner à tous ses ennemis.

Peu de princes sont arrivés au trône avec une plus haute réputation ; militaire dans sa jeunesse, ensuite premier ministre de Léon X il avait su gagner l'affection des Florentins ses compatriotes, qu'il gouvernait depuis plusieurs années avec une puissance presque absolue. On connaissait son application et son aptitude au travail, on savait qu'il n'avait aucun des goûts dispendieux de son cousin. Rome célébra son avènement avec la joie la plus vive, et ce fut cinq ans après (en 1527) qu'elle devait être réduite au dernier degré de misère par un pillage qui dura sept mois.

Clément VII avait beaucoup d'esprit et manquait tout à fait de caractère. Or nous avons vu dans notre révolution que, dès que les circonstances politiques deviennent difficiles, l'esprit est ridicule, c'est la force de caractère qui décide de tout.

Sous le règne de Clément VII, la guerre cessa enfin en Italie après l'avoir ravagée pendant trente années. C'est dans ses champs fertiles que l'Espagne et la France avaient trouvé comode de se battre pour la décision de leur querelle. Depuis, ce sont les Pays-Bas qui ont servi de champ de bataille à l'Europe. L'Italie aurait facilement réparé les ravages de la guerre, mais en 1530 Charles-Quint lui ôta toute liberté. La monarchie, non pas la monarchie noble et belle dont nous jouissons, grâce à la charte de Louis XVIII, mais la monarchie la plus jalouse, la plus étroite dans ses vues, la monarchie la plus avilissante, s'établit à Florence, à Milan et à Naples. L'ennemi le plus à craindre aux yeux de chacun de ces petits princes italiens qui ont régné de 1530 à 1796, c'était un homme de mérite. La musique seule, qui n'est pas séditieuse, trouva grâce à leurs yeux.

De petits tyrans, tels que ce Baglioni, qui régnait à Pérouse quand Raphaël étudiait sous Pierre Vanucci, furent remplacés par des princes tels que les derniers Médicis. Ces êtres igno-

bles, appuyés de l'immense pouvoir de Charles-Quint, n'eurent plus besoin ni du talent de négociier ni de celui de se battre. Leur seule affaire fut de persécuter les gens d'esprit. Ils furent secondés par Rome, qui avait enfin compris le danger de l'*examen personnel* et des doctrines de Luther.

Depuis 1530 et la prise de Florence par les troupes de Clément VII, tout homme qui annonça un talent un peu vigoureux fut tôt ou tard puni par la mort ou la prison : Giannone, Cimarosa, etc. Voyez même dans la Biographie Michaud, si jésuitique, la platitude complète des Médicis, qui, jusqu'en 1730, ont avili cette ville célèbre, qui, à l'avènement de Clément VII, passait pour la plus spirituelle d'Italie.

L'établissement des gouvernements tout à fait réguliers jeta une masse énorme de loisir dans la société.

Les citoyens qui ne pouvaient plus s'occuper des intérêts de la patrie devinrent de riches oisifs cherchant à s'amuser. Toute noble ambition fut ôtée à l'homme riche et noble. Le pauvre cherchait à s'enrichir ; le riche à se faire marquis ; l'artiste voulait créer des chefs-d'œuvre ; mais, encore une fois, quel mobile restait-il à l'homme riche et noble ?

De là l'avilissement de cette classe¹.

Clément VII, après avoir semé les germes de tous ces maux, mourut enfin en 1554. Il avait survécu à sa réputation, et sentait profondément le mépris que Rome, Florence et toute l'Italie avaient pour lui. Il ne sut pas mépriser le mépris et en mourut.

Alexandre Farnèse, qui prit le nom de Paul III, fut élu le 12 octobre 1554. Vous avez remarqué son magnifique tombeau dans Saint-Pierre. Ce prince voulut donner un trône à ses enfants ; sa famille n'était pas sans illustration.

¹ Voir le caractère du marquis romain dans l'*Ajo nell'imbarazzo* du comte Giraud, et dans les comédies de Gherardo de' Rossi.

Propriétaire du château de Farnetto, dans le territoire d'Orvietto, elle avait produit dans le quinzième siècle quelques condottieri distingués. Paul III avait un fils naturel, Pierre-Louis, le plus débauché des hommes, connu par la mort du jeune évêque de Fano. Cet homme infâme régnait à Plaisance lorsqu'il y fut assassiné dans son fauteuil, le 10 septembre 1547, par les nobles de la ville révoltés de ses excès.

Paul III mourut le 10 novembre 1549, d'un nouveau chagrin que lui causa sa famille. Il avait nommé plus de soixante-dix cardinaux; cette précaution le servit bien. Par reconnaissance, son successeur, qui prit le nom de Jules III, fit restituer Parme à Octave Farnèse, dont le fils, Alexandre Farnèse, est ce grand général, digne rival de Henri IV.

Paul III fut le dernier des papes ambitieux, Jules III ne songea qu'aux plaisirs. Il aimait un jeune homme qu'il fit cardinal à dix-sept ans, sous le nom de Innocenzio del Monte. (Si le lecteur est las de cette chronique, il peut sauter quelques pages et passer à l'article du *brigandage*, page 218. J'ai voulu éviter des recherches ennuyeuses aux voyageurs.)

DES PAPES, APRÈS LE CONCILE DE TRENTE.

À Jules III, mort en 1555, et à Marcel II, qui ne régna que vingt-deux jours, succéda Jean-Pierre Caraffa, Napolitain. Agé de quatre-vingts ans lors de son élection, il prit le nom de Paul IV; ce prince avait compris le danger que Luther faisait courir à l'Église. Ce grand homme était mort en 1546, mais non pas brûlé comme Savonarole. On ne verra plus désormais sur la chaire de saint Pierre de pontifes voluptueux comme Léon X, ou ambitieux dans l'intérêt temporel de l'Église, comme Jules II. On trouvera désormais à Rome du fanatisme, et au besoin de la cruauté, mais plus de scandale.

Paul IV est l'un des fanatiques les plus impétueux et les plus singuliers qui aient paru dans le monde. Depuis qu'il était pape, il se croyait infaillible, et était sans cesse occupé à examiner s'il n'avait pas la volonté de faire brûler tel ou tel hérétique. Il craignait de se damner en n'obéissant pas à la partie infaillible de sa conscience. Paul IV avait été grand inquisiteur. Par un hasard bizarre et favorable à ces historiens fatalistes aux yeux desquels les hommes ne sont que des *nécessités*, Philippe II et Paul IV commencèrent à régner en même temps.

À ce vieillard singulier succéda, en 1559, Pie IV, de la maison Médicis de Milan. Pie V et Grégoire XIII, qui vinrent après, ne songèrent, comme Pie IV, qu'à comprimer l'hérésie. Grégoire XIII eut le plaisir de voir la Saint-Barthélemy et en fit rendre grâce à Dieu¹.

Les livres protestants de cette époque sont pleins de recherches curieuses sur les premiers siècles du christianisme et l'origine du pouvoir des papes. Les protestants citent souvent ce vers :

Accipe, cape, rape, sunt tria verba papæ.

Leurs livres sont remarquables par le bon sens, et fort supérieurs sous ce rapport aux ouvrages papistes. Les libéraux actuels sont les protestants du dix-neuvième siècle; l'esprit général des écrits des deux époques est le même : moquerie plus ou moins spirituelle des abus que l'on veut renverser, appel au bon sens individuel, colère des faibles du parti contre les forts qui sont à l'avant-garde, etc., etc.

Félix Peretti est le seul homme supérieur qui ait occupé la

¹ Adriani, lib. XXII, p. 49; Davila, liv. V, p. 273; de Thou, lib. LIII, p. 632.